

Renaud Camus

**L'Épuisant Désir
de ces choses**

Roman



P.O.L

L'Épuisant Désir
de ces choses

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus*, Passage, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.
- II. *Denis Duparc*, Échange, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc*, Travers, roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert*, Été (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

Romans :

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.

Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.

Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.

Le Chasseur de lumières, Éditions P.O.L, 1993.

ÉLÉGIES

- I. Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.
- II. L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L, 1991.
- III. L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.
- IV. Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L, 1990.
- V. Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L, 1991.

MISCELLANÉES

I. Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

III. Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.

IV. Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.

V. Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.

Qu'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables (31130 Pin-Balma), 1994.

Renaud Camus

L'Épuisant Désir de ces choses

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-449-7

à Stéphane Martin

Dans la grisaille de l'hiver parisien, il confie à la comtesse de Noailles que, s'il l'accompagne à Florence, il ne sortira pas, mais qu'il ira parfois la voir, très tard le soir, et qu'elle lui racontera « comment c'est ». « Cela me rendrait très malade mais j'ai besoin de ces châtiments pour interrompre un peu l'épuisant désir de ces choses. »

Thierry Laget, citant Proust,
in *Florentiana*

Dans combien de tableaux Poussin, encouragé à cela par l'exemple des Bacchantes du Titien – par la « couleur » vénitienne – s'est-il laissé aller à la rêverie d'un surabondant âge d'or pour un être humain sans limite ! C'est en quoi il peut être si voisin parfois de Cortone. Mais bientôt la blessure se réveille : et ce sont alors ces inscriptions sur des tombes, ces villes inaccessibleles sur les collines, qui rappellent que la plénitude entrevue n'est qu'une illusion à jamais. Toujours Poussin sera déchiré par ces deux intuitions opposées d'une profusion du réel et des limites de la personne.

Yves Bonnefoy, *Rome 1630*

« *L'Écossais Johnson ! L'Écossais Johnson !* Mais il est noir comme de l'encre ! »

Une mule rose est en suspens dans l'air, cependant, au bout d'une jolie jambe de très jeune fille, sur le bord d'une grande pièce assez sombre... Intérieur nuit, lampe basse, le crépuscule dans les maisons heureuses, au cœur ancien des grandes métropoles. Il conviendrait en revanche que la touche rose fût assez vive, et plus rose de la nuit qui monte.

Ou bien c'est son irritation à lui qui choisit d'élire ce minuscule point clair, parmi l'obscurité croissante, et qui force la couleur de cette tache spongieuse, touffue, luisante au bout d'un pied levé, dans la grisaille floue des tapisseries fanées – d'ailleurs médiocres –, des ors noircis, des miroirs éteints. Rose, donc, très rose, n'est-ce pas, et le cou-de-pied bien cambré ; et cette babouche de rien du tout presque détachée de

la plante arquée, éponge de lumière à peine retenue d'un orteil désinvolté dans l'espace qui va s'enténébrant : prête, on dirait, à mener gaiement, malgré l'ombre qui gagne, sa petite vie bien à elle de mule, sur un pas de danse à l'envers esquissé tout juste, en pleine indépendance des soubresauts du monde.

Lequel soubresaute en effet, selon son habitude.
« ... comme de l'encre ! » a dit l'homme.

Il rentre de son bureau. Il est plus de huit heures. Il desserre sa cravate, et pose sur une console dédorée, comme tout le reste, au marbre fendu, qui plus est, deux ou trois chemises aux tons pâlis débordant de papiers en désordre : maquettes de couvertures, manuscrits, rapports de lecture.

Mule et jambe, en tout cas, dépassent du dossier rond d'un canapé de cuir, plus ou moins victorien d'esprit, mais avachi passablement. Quelques pas plus avant dans la pièce et ce sera le prévisible spectacle – contre-plongée, plan rapproché – de l'autre jambe souplement repliée, le talon presque aux fesses, tandis que le genou soutient délicatement l'envol de la première, celle qui monte à la mule, à la critique toute prête, à la nuit qui s'étend. Jeans coupés, frange approximative : est-ce qu'on dit encore *bermuda* ? – mais il ne se rend même pas compte qu'il se pose la question, entre deux stations paresseuses de l'œil, agacées, résignées. La fille est affalée – sa fille –, une main au tapis, paume ouverte, et la tête tournée vers le poste. Journal : on en est aux sports.

Il songe, mais très expressément cette fois, et d'ailleurs, comme chaque soir, qu'elle appelle cela *le vingt heures*. Lui dit : *les nouvelles*. (« Mais enfin, cette petite, qu'est-ce que vous trouvez à lui reprocher ? » demande le psychologue-conseil imaginaire, imaginai-
rement consulté. « Ecoutez, quand même : elle appelle le *journal* "le vingt heures..." Il ne faut pas exagérer. Et attendez, ce n'est pas tout : quand c'est à la radio, ce sont "les infos".... – Oui, ça, évidemment... » dit l'homme aux grosses lunettes d'écaille, aux cheveux longs bouclés, à la toile symboliste belge au-dessus de son divan, « évidemment, je conçois que ce puisse créer des haines inextinguibles, dans les familles... »)

Il va sans dire que nous adorons notre fille. Quant à elle elle était proprement amoureuse de nous, de lui, pendant deux ou trois ans qui furent durs à passer, au moins officiellement.

Bien. Voilà qu'elle s'étire, maintenant. Seins assez petits, il le constate avec plaisir ; mais bien marqués, *idem* ; et qui tendent aussi bien que d'autres, sinon mieux, à son avis, le T-shirt blanc sans manches, *ras du cou*. D'autre part, ouvert, posé dans le creux de sa hanche, un paquet de *chips* (c'est curieux combien les mots eux-mêmes, aussitôt qu'il est question d'elle, peuvent devenir exaspérants ; il pense à cette héroïne de roman qui trouvait que chez sa fille à elle (il y a des romans dont on ne se rappelle qu'une seule phrase, et parfois moins encore : un geste, la fatigue d'une rose, des lames de rasoir usagées qui s'accu-

mulent au sommet d'une armoire de toilette, jour après jour) « même le format des enveloppes était bête ». Ah ! Comme c'est bien vu ! Néanmoins il n'en est pas tout à fait à trouver que cette petite personne soit tout à fait bête – pas encore. Un peu dogmatique, voilà tout. Un peu vertueuse, intellectuellement.)

Elle est tout attention, mais c'est pour les nouvelles. Sur son ventre, le chat Balladur est en boule, et ronronne de satisfaction pansue. Elle le caresse entre deux bouchées de chips ; toutefois, ce rythme n'est pas parfaitement régulier – car si les informations prennent un tour vraiment sensationnel, les petits copeaux de pomme de terre restent devant les lèvres, en attente fascinée des détails, ou des explications.

Quoi qu'il en soit, « quoi qu'il en soit » (il se souvient aussi que sa mère, sa grand-mère à elle, détestait cette expression, on se demande pourquoi, ou au moins son usage exagéré, il y a de cela trente-cinq ans, à peu près : « Quoi qu'il en soit, *comme disent les gens...* », disait-elle. Mais elle avait fini par ne plus parler que *comme disent les gens*. Le langage la dégoûtait tellement qu'elle ne s'exprimait qu'entre guillemets ; sauf, bien sûr, quand elle citait Bossuet, *Le Lépreux de la vallée d'Aoste* (*Oste*, évidemment, pas de faux pas là-dessus...), M. de Charette (celui du petit mouchoir de Cholet) ou Marceline Desbordes-Valmore).

Quoi qu'il en soit, quoi qu'il en soit, aux huit

cents mètres haies, l'Écossais Johnson – puisque Écossais Johnson il y a, et un peu plus qu'un peu – vient de battre un nouveau record. C'est donc un Noir immense, nous l'avons vu, à la raie sans grand objet dans des cheveux presque ras, aux gencives d'un rose tendre, aux dents perlées, et luisant de sueur. Un journaliste nasillard le poursuit, plus essoufflé que lui ; et lui tend un micro en tirant rageusement sur un fil, tandis qu'il s'éloigne des pistes d'un air grave et déjà légèrement ennuyé, en s'essuyant les épaules et la nuque, qu'il a nettement sculpturale. Le micro ne doit pas très bien fonctionner, *quoi qu'il en soit*, car on entend à peine les paroles du champion...

« Et pourquoi un Noir ne serait pas écossais, je vous prie ? » demande Claire avec une politesse alarmante. « Je veux dire : si c'est sa nationalité ? »

– D'abord parce que *é-cos-sais*, ma chérie, et jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas une nationalité, justement. Et d'une. Qu'un Noir soit *britannique*, à la rigueur, s'il a un passeport britannique, bon, je veux bien : on a eu le temps de s'y habituer. Mais *écossais*, c'est ridicule.

– C'est toi qu'es ridicule !

(Voilà du moins ce qu'il entend.)

– Et encore, là, je pèse mes mots, hein ! Les gens peuvent être c'qu'i veulent, quand même, merde ! La couleur de leur peau, ça a rien à voir là-dedans ! Parce qu'alors pour toi, un Écossais, ça doit être roux, hyper-radin et porter un kilt, c'est bien ça ?

– *Bofff...* Oui, au fond, d'ailleurs, je n'y verrais pas d'inconvénient, à vrai dire. Mais sans aller tout à fait jusqu'à exiger ça... En tout cas un Écossais ne peut pas être noir, et un Noir ne peut pas être écossais.

– Mais je *crois pas, là... Je réêêêve...* Tu te rends compte de c'que tu dis ? Non mais, j'te d'mande : *tu te rends compte de c'que tu dis ?* J'savais que t'étais réac, mais j'savais pas qu't'en étais à ce degré-là, quand même ! C'est complètement... C'est... C'est... *Pfffou... »*

Elle a gonflé ses joues et les détend, en hochant la tête, les yeux au ciel. La fameuse mule rose, aussi, toujours à bout d'orteil au-dessus du dossier, n'est-ce pas, balance d'une incrédule indignation, comme un Gnafron du Luxembourg. Le choc idéologique, cependant, n'empêche pas l'intense dévoration de pommes chips, non sans les craquements de rigueur, sur fond d'informations culturelles, désormais : film nouveau, vous savez, présentation, très court extrait, laïus des acteurs enchantés ; ils n'avaient jamais eu l'occasion de travailler ensemble, tous les deux – c'est même bizarre, quand on y pense –, ils étaient très intimidés à l'idée de se rencontrer ; mais dès les premières scènes ils sont devenus inséparables. Il est vrai qu'avec un type aussi délicieux que Chaisemartin...

C'est même à de demander s'il ne l'encourage pas, qui sait ? Le choc, je veux dire. La dévoration.

« Non, c'est pas *pfffou...* Non, c'est pas *pfffou...* Ça n'a rien de *pfffou*, c'est... Oh là là ! *Moi*, je ne

pourrais pas être écossais, et pourtant Dieu sait que j'aime l'Ecosse, et que j'y suis allé autant que j'ai pu, quand je n'avais même pas ton âge ! Je ne pourrais pas être tibétain, je ne pourrais pas être italien, je ne pourrais pas être suisse, et mes enfants non plus. Et je m'en fous. Je m'en fous ! Je trouve même que c'est très bien. Etre ceci ou cela, être français, être écossais, être n'importe quoi, c'est autre chose qu'une affaire de tampon sur un bout de papier, tout de même... Ou alors...

– Grâce à lui l'ambiance a été vraiment magique sur le tournage, dit l'actrice, du début à la fin. Etre dirigée par Jean-Michel, pour une comédienne, c'est une chance qu'il était pas question de laisser passer, vous pensez bien : pour rien au monde. Bon, c'est vrai qu'dans la profession i' court des bruits, on m'avait dit tu verras il est comme ci, il est comme ça, j'étais complètement paniquée. En fait il...

– Il est comme quoi ?

– C'qu'on m'avait dit ? Oh...

– De toute façon, je ne comprends absolument pas pourquoi plus personne ne veut être *étranger*, maintenant. C'est très bien, d'être étranger, très bien. Il n'y a aucune honte à ça, au contraire. Moi je suis tout à fait *pour* les étrangers. Je suis ardemment xénophile.

– Oh ! Vous savez les gens disent n'importe quoi ! En fait il a la simplicité des très grands, y a pas de hasard, vous savez. Ce sont les p'tits qui font des histoires... »

Il reste que *xénophile* passe mal.

« Xénophile ! *Xénophile*??? Non mais, c'qui faut pas entendre ! Xénophile mon œil, oui ! Et encore, là je suis polie ! En tout cas, *xénophile* ou pas, ça t'empêche pas d'être complètement raciste !

– Je ne suis pas raciste, je... Oh là là !... Non, mais ce qu'elle me fait pas dire, cette petite cruche ! D'abord tiens-toi correctement, tu as l'air d'une Lolita. Il ne te manque plus que la sucette ronde et les lunettes en cœur ! Ce n'est pas convenable, devant ton père.

– Oh ben, il est beau, mon père...

– Il a été pas mal, mais là il est un peu las. »

Sur quoi il se laisse tomber dans un large fauteuil, un peu plus laid que les autres, un peu plus confortable, un peu moins vieux, plus profond ; et de là, les jambes allongées, la nuque en arrière sur le dossier, il jette un coup d'œil de côté, paupières basses, nez en l'air, la tête à peine tournée vers une table basse serrée contre l'appuie-coude, à la pile à peine déflorée du courrier. Il soulève une à une les enveloppes, avec plus de méfiance que de curiosité.

Nous avons vu aussi, je crois, qu'on n'y voyait pas grand-chose, à cette heure-là, dans cette pièce-ci. C'est qu'il faut faire accueil à la nuit, paraît-il : ne pas la repousser avec des lampes – pas avant du moins qu'elle ait pris ses assises, entre les murs, entre les mots ; qu'elle se soit soumis tout l'espace ; qu'on se soit accoutumé à elle, en douceur. Délicates et défraî-

Où l'on s'entend dire, sans rire, que les visages sont l'écriture de Dieu. Que tous les magasins de Kastoria vendent des fourrures. Que l'obsène, c'est d'avoir trop raison. Que si vous désirez douze Pygmées, pour un concert d'été en Margeride, il vous faut en faire venir vingt-cinq. Que Trapani est plus belle que Trani. Qu'*Albert Camus*, ce n'est pas le nom idéal, pour un écrivain aujourd'hui. Qu'être vous prend par surprise. Que le Tibet, c'est plutôt noir, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Qu'aucune scie langagière, jamais, même au temps du *niveau du vécu...*, n'a pesé aussi lourd, sur nous, que *c'est vrai que...* Que Trani est plus belle que Trapani. Qu'il est fâcheux qu'il n'y ait qu'un seul mot pour *hôte*, en français, et pour *hôte*. Que nulle part le ciel n'est si grand, à Paris, ni la vue plus profonde, que du pied de la statue d'Henri IV, au Pont-Neuf. Que la campagne, c'est peut-être encore pire. Que la mort moderne est affreuse. Et que c'est d'être à deux pas de son rêve, qui rend fou.

Sans compter des dizaines d'autres informations utiles...



120 F
936191-1
ISBN : 2-86744-449-7
05-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS